Document généré le 24 avr. 2024 13:41

Québec français

« J'ai le goût de raconter des histoires »

Aurélien Boivin

Numéro 85, printemps 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45018ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Boivin, A. (1992). « J'ai le goût de raconter des histoires ». *Québec français*, (85), 91–92.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

« J'ai le goût de raconter des histoires »

propos recueillis par
Aurélien BOIVIN

L'intrigue de vos derniers romans est plus ténue, plus travaillée aussi, il me semble, que celle de vos premiers romans.

POUPART

Depuis que j'écris aussi pour les jeunes, j'ai modifié, en effet, ma façon de développer une intrigue. Maintenant, j'ai le goût de faire des romans dont l'intrigue est plus claire que ce que je faisais auparavant. Mes premiers romans (*Angoisse Play*, *Que le diable emporte le titre*, *Ma 'tite vache a mal aux pattes*, *Chère Touffe, c'est plein plein de fautes dans ta lettre d'amour*) sont construits à partir de nombreuses digressions qui même, parfois, sont enchâssées, mises en abyme dans le texte. Ce n'est que 10 ou 15 pages plus loin que le lecteur peut retrouver l'atmosphère que je m'étais appliqué à créer au départ. Aujourd'hui, je dois avouer que j'ai envie de raconter des histoires, moi que la critique a qualifié, jadis, d'anti-romancier. Je veux m'amuser et plaire aussi à mes lecteurs, bien sûr.

Dans *l'Accident du rang Saint-Roch*, l'atmosphère est créée dès les premières pages et j'essaie, dans la mesure du possible, de ne pas l'oublier. La scène de départ est importante de même que les mots que j'ai choisis pour la décrire.

La mort est omniprésente dans votre œuvre de fiction. Êtes-vous hanté par la mort ? En avez-vous peur ?

POUPART

Absolument pas. Je n'ai nullement peur de la mort mais on la veut la plus éloignée possible. La mort est présente partout autour de nous. Beaucoup de gens y pensent quotidiennement. Pour un romancier, elle est un thème superbe. Je suis convaincu de rejoindre plus de lecteurs par ce thème, car eux aussi sont préoccupés par la mort qui était déjà si présente dans mes premières œuvres qu'elle apparaît dans le titre de l'une d'elles : *C'est pas donné à tout le monde de faire une belle mort*. Ce roman d'ailleurs est assez près de *l'Accident [...]*, tant par la description des personnages (un père et ses enfants) que par le lieu qui y est évoqué (la campagne).

La mort me préoccupe donc beaucoup et cette préoccupation vient peut-être aussi, mais d'une façon plus ludique, de mon goût, de mon affection, de ma fascination même pour le roman policier, genre par excellence, à mon avis. Je suis un grand consommateur de romans policiers, à qui j'ai consacré un essai (*les Récréants*, 1972). Ce genre s'intéresse à la mort violente. C'est d'ailleurs là un élément qui apparaît inévitablement dans toutes les définitions du genre. Il y a même, je ne vous l'apprendrai pas, une tendance, à partir des années 1930, à privilégier la violence au détriment de la mort constatée, comme chez Agatha Christie, par exemple.

Dans *l'Accident [...]*, je ne suis pas loin du roman policier : il y a un meurtre. Même si je me suis refusé à imaginer une enquête, je suis près du roman de la série noire et de ceux du genre *deap south*. Disons que, dans ce dernier roman, je n'ai gardé que mon côté faulknérien car je suis nettement influencé par les auteurs du Sud que j'ai beaucoup fréquentés.

Il me semble que vous êtes de plus en plus pessimiste dans votre œuvre ?

POUPART

Vous n'avez certes pas tort. Dans *Beaux Draps*, roman que je qualifie de loufoque, le héros, il est vrai, fait un enfant à l'une des deux filles mais il n'a pourtant pas renoncé à ses idées de suicide. Dans *la Semaine du contrat*, le romancier respecté Gilles Dufresne, le personnage principal, déambule dans la rue et, c'est un secret de Polichinelle, il ne se rendra pas jusqu'au soir car un tueur à gages, qu'il a lui-même engagé, le suit pas à pas, pour honorer son contrat. Je suis, je pense, pessimiste de nature.

Qu'est-ce qui distingue votre dernier roman des autres prénommés ?

POUPART

Je dirais que, dans *l'Accident [...]*, il n'y pas d'ironie ni de sarcasme. Ou qu'il y en a beaucoup moins. L'ironie suppose toujours une distance qui sépare le romancier (ou l'écrivain) de l'intrigue qu'il imagine, des personnages qu'il crée. Je n'ai pas pris cette distance, ici, puisque, on l'a remarqué, je suis très près de mes personnages. *L'Accident* [...] est plus près de l'humour noir et il faut qu'il en soit ainsi car ce roman est « une farce tragique », m'a écrit avec raison mon ami André Major, ce qui m'a fait énormément plaisir.

L'amour est absent dans l'Accident [...]. Pourquoi ?

POUPART

J'ai plutôt choisi, et c'est vraiment un choix, d'exploiter la haine, qui est le contraire de l'amour. Cette haine s'est installée dans le cœur d'une vieille femme (pas si vieille malgré tout, elle n'a que soixante ans). Le père aussi est incapable d'aimer. Il est tout à fait détestable pour sa femme et ses enfants, même s'il s'entend relativement bien avec son aîné, qui a pris la relève sur sa terre. Mais il la lui loue plus cher que s'il l'avait louée à un étranger. Toutefois, on remarquera qu'il tient à tout prix à se réconcilier avec son frère, à l'article de la mort, ce que n'aurait pas accepté un parfait salaud.

Il n'y a pas d'amour dans le roman, qui est plein toutefois d'occasions ratées pour l'alimenter. L'épouse meurtrière aurait pu développer une belle relation avec le représentant de la commission scolaire, en participant à un comité des fêtes marquant le cinquantenaire du village. Je m'y suis refusé, comme je me suis refusé à décrire ce qui aurait pu survenir, au début, dans la scène de la danse, brus-

quement interrompue par le père, qui détruit l'ambiance. L'aîné reste donc célibataire, même si Mado aimerait bien le posséder.

Comment imaginez-vous une intrigue ?

POUPART

Je mets des idées en banque. Je travaille sur fiches : je note des phrases, des situations, des scènes que je développerai peut-être par la suite. Je ramasse, comme Nabokov, des matériaux, sans ordre, ne sachant pas trop s'ils me seront utiles, un jour. Quand j'écris une histoire, je pars toujours d'une scène forte : dans *l'Accident [...]*, j'ai commencé à écrire la scène du champ de tomates où la vieille frappe à mort son homme qu'elle a fini par détester au point de ne plus être capable de le supporter. D'autres scènes sont venues se greffer à celle-là. C'est donc dire que je ne commence jamais à la première phrase. J'écris des scènes isolées, en apparence, que je raccorde ensuite. Parfois, en faisant ces raccords, il me vient de nouvelles scènes que j'écris alors. J'ai procédé ainsi pour écrire *l'Accident [...]*, un roman qui, bien que court, m'a demandé presque autant de travail que *Beaux Draps*, une brique. Je fais donc une première version, complexe, que je retravaille, en enlevant, si possible, les digressions. Le travail de correction, pour en arriver à une version plus simple, est une période astreignante mais essentielle.

Vous écrivez régulièrement ?

POUPART

Je m'impose des heures d'écriture. Au moins une quinzaine, sinon une vingtaine d'heures par semaine. J'écris directement à l'ordinateur, plus lentement qu'auparavant. Environ une page par jour, ce qui étonne souvent les étudiants. Le travail de création est plus exigeant qu'on pense.

Vous aimez, dans cette écriture que vous pratiquez depuis plus de vingt ans, interpeller le lecteur ?

POUPART

Moins que naguère. Autrefois, je me faisais un malin plaisir à brasser mon lecteur. Dans *l'Accident* [...], j'épouse l'attitude du conteur et j'invite mon lecteur à me suivre dans une direction donnée avec une histoire inventée qu'il découvre au fil des mots. Il y un jeu ici : comme l'intrigue est dure, je voulais voir si, une fois l'atmosphère créée, j'étais capable d'aller chercher mon lecteur, de le faire décrocher, la durée d'un ou deux paragraphes, puis de le ramener à l'histoire. Je pense que l'expérience est concluante. Mais il ne faut pas croire que je suis le premier à tenter une telle expérience. Pensons à Kundera, par exemple. Je dis au lecteur : Tu es dans une histoire, crois-y, aie peur.

C'est parce que je pense plus en fonction de mon lecteur, que j'ai bifurqué du côté de la littérature de jeunesse. Dans *le Nombril du monde*, je me suis raconté une histoire, je me suis fait plaisir. Mais, mes jeunes lecteurs de La courte échelle m'ont drôlement malmené. Leurs commentaires ont été presque assommants : « Ici, on ne comprend rien et tu n'expliques pas ». « Là on comprend tout et tu expliques. Tes commentaires sont inutiles. On n'en a pas besoin ». J'ai broyé du noir pendant deux ou trois jours quand j'ai reçu mon manuscrit annoté. Ce qui avait indisposé les jeunes, c'était mon attitude d'écrivain pour les adultes. J'avais sous-estimé leur faculté de compréhension. J'ai eu énormément de difficultés avec ce premier manuscrit. Le travail a été plus facile avec le deuxième tome de la trilogie, *Libre comme l'air*. Au troisième tome, *les Grandes Confidences*, j'étais plus près de mon personnage et je savais ce qu'il pouvait se permettre ou pas. J'avais le moule, disons.

Quels sont vos rapports avec la critique ?

POUPART

Presque inexistants, même si j'ai déjà pratiqué ce métier. Quand une critique favorable paraît, je me permets d'avoir la tête enflée, maintenant. Auparavant, je trouvais ridicule un écrivain qui avait une telle attitude. À mes yeux, il était prétentieux s'il se flattait plus d'une journée parce qu'il avait reçu un prix ou une distinction. J'ai appris à « flotter » un peu et cela fait du bien. Mais il faut dire que je n'ai pas beaucoup pu gratter mes bobos parce que je n'ai jamais eu de commentaires tout à fait négatifs.Je n'ai jamais connu de règlement de compte, même si certains critiques ont été sévères.

Ce qui m'agace, dans la réception, c'est le manque de compréhension de certains critiques qui, parfois, il faut l'avouer, ne savent pas lire ou lisent trop vite. Si la critique ne m'influence pas, la critique universitaire, qui met en perspective quelques-uns de mes romans, souvent avec ceux d'autres romanciers, me fait réfléchir. Ces études sont, en général, plus fouillées, contrairement à la critique du quotidien, qui ne retient, souvent, qu'un aspect de l'œuvre, ce qui m'irrite, mais moins longtemps qu'auparavant. J'aime, par contre, les lettres que m'envoient les lecteurs, surtout les jeunes. Cela est rassurant, gratifiant car, si j'écris pour mon plaisir, j'écris aussi pour le plaisir du lecteur.

L'écrivain joue-t-il encore un rôle d'éveilleur dans la société moderne ?

POUPART

Moins qu'avant, je crois. Moi, je deviens de plus en plus romancier. Le romancier et le roman sont là pour poser des questions, non pour donner des réponses. J'ai envie, je l'ai dit, de raconter des histoires et non de faire la morale. L'écrivain peut être un éveilleur dans la mesure où il fait des mises en garde. S'il parvient, par ses histoires, à changer des attitudes, tant mieux. C'est émouvant de recevoir une lettre d'un jeune de 12 ou 13 ans qui vous écrit à propos du *Nombril du monde* et de *Libre comme l'air* : « J'ai toujours détesté mon père. Je viens de lire les deux premiers romans de la série Alex et, comme Alex, je me suis réconcilié avec lui ». Voilà qui émeut et qui fait du bien. Votre écriture, la solitude à laquelle vous vous êtes astreint ne sont donc pas inutiles.

La série Alex se poursuivra ?

POUPART

Non, elle est terminée. Je suis à écrire pour les jeunes une série policière avec un héros un peu plus jeune, Phil, qui saura rejoindre, du moins je l'espère, les préoccupations des jeunes. Ce travail pour les jeunes et auprès des jeunes me plaît beaucoup. Il est gratifiant d'écrire pour les jeunes qui manifestent énormément de spontanéité quand je les rencontre dans les Salons du livre, par exemple.